



■ Une photo extraite du livre. Photo Laurent Amieux



■ La montée de la Grande-Côte, un autre cliché du livre. Photo Laurent Amieux

George Sheridan, un universitaire américain historien des canuts

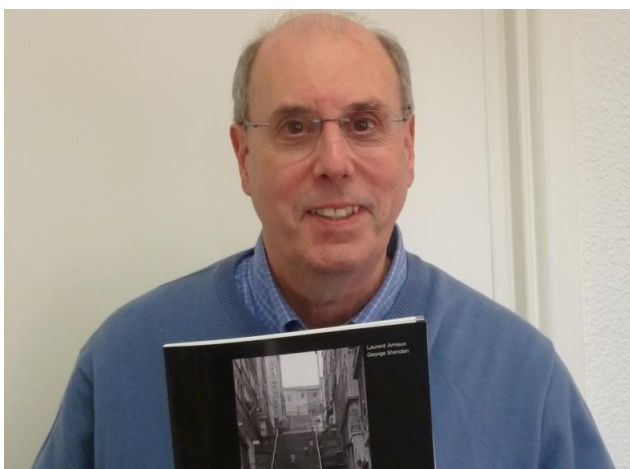
Histoire. Rencontre avec ce professeur de l'université de l'Oregon qui a consacré une vie de recherches aux canuts lyonnais, leur histoire et leurs idées.

On comprend que, voilà quarante ans, notre confrère documentaliste de presse, Laurent Amieux, se soit attaché à George Sheridan. Ce jeune Américain, originaire du New Jersey, a débarqué à Lyon depuis la prestigieuse université de Yale afin d'y mener les recherches nécessaires à la rédaction d'une thèse. Car, si les années ont passé, si l'étudiant est devenu professeur, l'homme est demeuré une personne d'emblée sympathique et avec qui la conversation n'a aucune peine à s'étirer. D'autant que cette conversation, George Sheridan a de quoi la nourrir, surtout s'il est question des canuts lyonnais, de la Fabrique (structure qui regroupe les différents ateliers de production d'étoffes), et même des techniques de tissage utilisées alors. Il est vrai qu'un sujet d'étude

en entraînant facilement un autre, c'est une vie de recherches qu'il a consacrée à cet univers. Sur la soie et son environnement il sait tout, de la manière d'organiser des milliers de fils sur le métier à tisser à l'histoire de l'urbanisme sur le quartier des pentes, en passant par l'organisation du négoce ou les tendances politiques ou religieuses des différents intervenants au sein de la Fabrique. Sans oublier la mode à travers les époques.

« J'ai vu Lyon changer, embellir »

À ce stade, une interrogation s'impose toutefois. Qu'est-ce qui pouvait bien pousser un jeune historien américain des années soixante-dix à s'intéresser aux canuts lyonnais ? « Ce n'est plus le cas



■ « Le choix des canuts s'imposait dans la mesure où ils furent des précurseurs en matière de coopérative agricole », explique le professeur Sheridan. Photo DR

aujourd'hui dans l'université américaine, mais, à l'époque, il y avait encore un intérêt pour l'histoire du monde ouvrier », explique le professeur Sheridan, avant d'ajouter : « J'avais choisi de m'intéresser aux coopératives ouvrières qui devinrent le sujet de ma thèse. Je dois surtout cet intérêt à un stage, que j'avais accompli peu de

temps avant auprès de travailleurs agricoles noirs de Géorgie qui, eux-mêmes, avaient fondé une coopérative agricole ».

« Dans ce cadre, le choix des canuts s'imposait dans la mesure où ils furent des précurseurs en la matière. Je suis donc arrivé à Lyon en 1972 pour un premier séjour qui allait s'étendre sur plusieurs années. Et je n'ai pas regretté tant j'ai découvert, que ce soit aux archives municipales ou aux archives départementales, une masse de documents précieux. Ce furent de très belles années au cours desquelles j'ai noué de nombreuses amitiés, comme celle qui me lie avec le chercheur français Ludovic Probert. Je me souviens aussi de ma rencontre avec Fernand Rude, lui-même historien du mouvement ouvrier lyonnais, qui m'a beaucoup appris et apporté ». George Sheridan s'en amuse, il est une sorte d'original dans l'université américaine : « D'ordinaire, mes con-

frères historiens multiplient leurs champs de recherches. Mon parcours a été différent puisque je me suis essentiellement consacré au seul cas des canuts et de la soie lyonnaise ». À la décharge du professeur Sheridan, il est bon de toutefois préciser que le sujet paraît, à l'écouter, inépuisable. Et que son étude nous éclaire sur la vie économique, sociale, intellectuelle et politique lyonnaise, mais aussi française, au milieu du XIX^e siècle. Inutile d'ajouter qu'au fil de ces mêmes années d'études, George Sheridan a également construit une relation affectueuse avec Lyon. « C'est une ville que j'ai vu changer et embellir. Le Lyon de mon premier séjour, aux sombres façades, s'est estompé dans le temps. C'est maintenant une ville attirante, une grande ville européenne ». Ce qui nous fait mieux comprendre encore le dernier livre qu'il vient d'achever (lire par ailleurs). Lequel n'est pas seulement un hommage rendu à son ami Laurent Amieux, documentaliste au « Progrès », mais aussi une déclaration d'amour à Lyon et à son passé. ■

Un livre-promenade

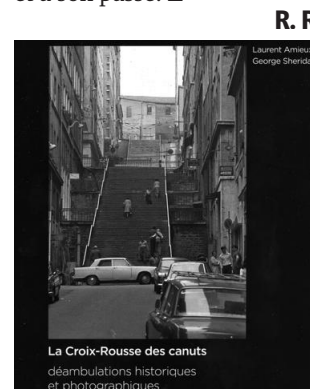
Été 1975. Deux jeunes hommes arpentent la Croix-Rousse, cherchant à lire sur les façades les traces d'un passé déjà en partie enfoui. L'un se prénomme George, il est américain et écrit une thèse sur le mouvement coopératif. Ses recherches l'ont tout naturellement conduit à Lyon. L'autre, se prénomme Laurent, « né natif » de Lyon, passionné de photographie, il se prépare à devenir un des piliers du service des archives photo du « Progrès », une mémoire du journal et de

la ville. Si, depuis, Laurent a disparu, il se trouve que la promenade entamée cet été-là à travers les pentes, le plateau ou le clos Bissardon vient tout juste de s'achever. Et de s'achever par un livre que George, devenu depuis le professeur Sheridan de l'université de l'Oregon, publie ces jours-ci aux éditions EMCC. Reprenant les photos de son ami défunt (au nombre de 323), l'historien est, en effet, revenu sur ce périple lyonnais qui illustre aussi celui de sa vie de chercheur. Tant l'histoire

des canuts lyonnais mais, au-delà, celle aussi de la Fabrique et, par conséquence, celle de la ville l'ont occupé au fil de ses quarante dernières années.

Il en résulte un livre-promenade, propre à nourrir de nombreuses rêveries, la beauté modeste des sites se conjuguant à merveille avec le passé des lieux.

« La Croix-Rousse des Canuts, déambulations historiques et photographiques », par Laurent Amieux et George Sheridan, éditions EMCC, 130 pages, 18 euros.



■ La couverture du livre. Photo DR